

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
											✓	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 12 JUIN, 1879.

No. 42.

L'HONNÊTE HOMME.

“ Que vous dirai-je ? Un mois après, j'allai chaque soir rendre visite à Marianne et à ses parents. Je leur faisais quelque lecture, je jouais au piquet avec la vieille dame impotente, et le vieux monsieur Drucassat, ancien militaire, me contait ses campagnes avec un plaisir d'autant plus complet que je lui prêtais une grande et véritable attention. Quant à Marianne, elle en usait avec moi comme d'un frère, me demandait mille petits services, et opérait en ma personne un changement complet de caractère. Quelle tristesse aurait pu résister aux charnantes agaceries, aux propos joyeux de cette angélique créature, qui répandait le bonheur sur tout ce qui l'entourait, et faisait oublier aux deux vieillards auxquels elle consacrait sa vie et leur pauvreté et leurs souffrances ! Au milieu de privations pénibles pour leur âge, au milieu de douleurs cruelles, ils bénissaient Dieu, cent fois le jour, du bonheur qu'il daignait leur accorder : et ce bonheur, c'était à leur fille qu'ils le devaient, c'était l'ouvrage de Marianne !

“ Les deux années qu'il me restait à passer à Montpellier pour y terminer mes cours de médecine et me faire recevoir docteur, s'écoulèrent pour moi heureuses et rapides dans la douce intimité que je trouvais parmi ces trois personnes respectables et chères. De grands et favorables changements s'étaient opérés en moi, parce que Marianne les avait exigés, et que le moindre désir de Marianne valait pour moi un ordre auquel j'aurais obéi, même quand il eût demandé quelque chose d'impossible. Elle savait tout l'empire qu'elle exerçait sur moi ; aussi s'en servit-elle pour corriger ce qu'il se trouvait en moi d'insociable et de faible. Peu à peu, grâce à ses conseils, je me vis à l'égard de mes camarades dans une position moins subalterne : loin de continuer à leur servir de jouet, ils ne tardèrent point à me traiter avec la déférence que méritaient ma bienveillance envers eux et mon amour du travail. Ma vie se changeait comme par enchantement ; c'était une nuit froide et sombre dont Ma-

rienne avait fait un jour lumineux et fécond

“ Aussi, me sentis-je frappé comme d'un coup de foudre lorsqu'un matin je reçus une lettre de mon père qui me disait :

“ Voici le moment venu de passer votre thèse. Je vous envoie l'argent nécessaire pour remplir ce dernier acte officiel de vos études médicales. Une fois votre examen terminé, venez me retrouver. J'ai obtenu pour vous une place de chirurgien à bord d'un bâtiment commandé par un de mes amis, et qui met à la voile, dans un mois, pour l'Amérique. ”

“ Jusqu'à la lecture de cette fatale lettre, je m'étais toujours laissé aller au paisible bonheur de vivre près de Marianne, sans songer que ce bonheur devait avoir un terme. Vous pouvez juger de mon désespoir quand tout à coup je me trouvai brusquement en face d'une si fatale et si proche séparation !

“ Je me mis à pleurer comme un enfant ; et par l'instinct machinal auquel je cédaï chaque fois qu'il m'arrivait quelque chagrin, je courus près de Marianne.

“ Elle lut la lettre de mon père en pâlisant ; puis elle voulut me dire qu'il était de mon devoir d'obéir ; mais la force lui manqua, et je la reçus dans mes bras mourante et sans connaissance.

“ — Non, m'écriai-je alors, non ! Marianne, je ne vous quitterai point ; je passerai ma vie près de vous ! ”

“ Elle me tendit la main, et des larmes abondantes la soulagèrent.

“ Rentré chez moi, j'écrivis aussitôt à mon père pour lui demander la permission de me marier avec Marianne.

“ Mon père me répondit par une lettre froide et sarcastique :

“ Sans doute, me disait-il, puisque vous songez à vous marier, vous avez des moyens d'existence plus brillants et plus assurés que ceux dont je vous parle.

“ Je ne m'oppose donc point à l'un que vous désirez si vivement ; mais rappelez-vous que désormais vous ne recevrez plus de moi la permission que je vous faisais pour mener à fin vos études.

“ J'ai d'autres enfants qui ne me permettent point de continuer pour un seul de si grands sacrifices. ”

“ Je vins encore montrer cette lettre

à Marianne. Je n'oublierai jamais, mon Dieu ! l'impression douloureuse, solennelle et fière que prit sa physionomie, tandis que ses regards portaient sur cette lettre.

“ — Mon ami, me dit-elle avec effort, vous vous êtes trompé sur mes sentiments à votre égard. J'ai pour vous l'affection d'une sœur, mais je n'éprouve rien des sentiments qui pourraient me faire désirer un mariage... impossible d'ailleurs. Vous êtes sans fortune, et, en m'épousant, vous resteriez sans état ; car l'état d'un médecin ne se fait qu'à la longue et difficilement, surtout dans une ville où l'on compte un si grand nombre de docteurs qu'à Montpellier. D'un autre côté, ma famille n'a pour vivre que la modique place de mon père et le travail de mes mains. J'ai bien peur que le grand âge et les infirmités du pauvre vieillard ne lui fassent bientôt retirer une place qu'on ne lui a laissée jusqu'à présent que par complaisance. Il y aurait donc à moi égoïsme et lâcheté à consentir à devenir votre femme, et à vous faire perdre, par une tendresse mal entendue, l'avenir certain que doivent vous valoir infailliblement votre talent et votre bonne conduite. Il vous faut donc obéir à votre père, partir et nous oublier. ”

“ Il y avait dans les paroles de Marianne tant de résignation et de majesté que mes lèvres balbutièrent en vain quelques observations. J'étais subjugué par l'héroïsme de cette digne personne, et je comprenais que tous mes efforts seraient inutiles pour la faire revenir sur une décision cruelle dont elle souffrait à en mourir peut-être, mais qu'elle ne modifierait point ; car, je l'avoue, Marianne ne composait jamais avec ses devoirs.

“ Il me restait cinq jours encore à rester près d'elle, cinq jours que je passai dans les larmes, et durant lesquels je la vis pâlir et flétrir, sans qu'elle proférât une plainte, sans qu'elle laissât échapper un signe de faiblesse.

“ Le jour de notre séparation venu, après m'être arraché des bras de ses vieux parents qui partageaient mon désespoir, je pris la main de Marianne et lui dis :

“ — Du moins, Marianne, promettez-moi d'attendre quatre années avant de vous marier. J'espère avant ce temps-là revenir digne de votre main

et avoir à vous offrir une autre dot que la misère et le malheur."

"Je la vois encore, pâle et se soutenant sur le dossier d'un fauteuil, lever au ciel des yeux fatigués et brûlants.

"—Quatre années! mon ami! me dit-elle; quatre années avant de me marier!... Oui! je le jure," ajouta-t-elle avec un sourire douloureux qui me disait: jamais d'union pour moi avec un autre que vous!...

"Puis elle me tendit sa main humide et froide, et rentra brusquement dans la maison dont elle referma la porte sur moi.

"Lorsque avant de quitter la rue, je me retournai pour revoir encore une fois les lieux où j'avais eu tant de bonheur, j'aperçus Marianne le visage collé contre la vitre de la fenêtre...

Son vieux père soutenait l'infortunée.

"Retombé dans mon ancienne mélancolie, je revins passer quelques jours dans ma famille, où je reçus un accueil bienveillant en apparence, mais au fond duquel je sentais une froideur qui me le rendait insupportable; puis je me rendis au port de mer où m'envoyait ma commission de chirurgien, et le bâtiment à bord duquel je m'embarquai mit à la voile la semaine suivante pour l'Amérique.

"Marianne m'avait écrit et je lui avait répondu: elle formait des vœux pour mon bonheur dans ses lettres et ne me parlait point des promesses qu'elle m'avait faites... Moi je lui rappelais ses promesses et je lui jurais un amour que rien ne pourrait changer.

"Je comptais revenir en France après deux années de voyage, hélas! plus de onze années s'écoulèrent avant que, par une suite de vicissitudes qui seraient trop longues à vous dire, je pus revoir ma patrie. Bien des événements s'étaient écoulés. Pendant ce long espace de temps la révolution avait éclaté et changé, en le bouleversant, l'aspect de la France. J'étais parti en 1789 et je rentrai en 1801; c'est vous dire en quelques mots les changements qui me stupéfièrent et dont je ne pouvais me faire une idée par les bruits inexacts et faibles qui étaient parvenus jusqu'à moi dans mes lointains voyages.

"Vous l'avouerez-vous? l'absence et le temps, les intérêts matériels de la vie, avaient tellement affaibli dans mon cœur le souvenir de Marianne que plus de deux années s'écoulèrent depuis mon retour en France sans que je songeasse, je ne dirais point à m'acquitter de ma promesse envers Marianne, mais à m'informer d'elle. Amené par mes affaires à Montpellier, la pensée de la douce créature à laquelle j'avais dû deux années d'un bonheur si doux se réveilla néanmoins dans mon cœur, et je me rendis

à la petite maison qu'elle habitait.

"—Depuis une année, mademoiselle Marianne ne demeure plus ici, me dit-on." Et l'on me donna son adresse dans une rue solitaire, habitée par les plus pauvres de la ville.

"J'y courus aussitôt; je frappai, et une voix faible me cria d'entrer... Je trouvai Marianne mourante.

"—Vous ne m'avez donc point tout-à-fait oubliée? dit-elle.

"—Non, Marianne, m'écriai-je; car en la revoyant toute ma tendresse pour elle s'était réveillée; non, je viens réclamer de vous la promesse que vous m'avez jurée..."

"Elle sourit et se souleva sur sa couche de douleurs:

"—Mon ami, me dit-elle, laissons là les rêves de notre jeunesse; rêves que la mort détruirait dans quelques heures, si le temps et l'absence ne l'avaient déjà fait. Merci de votre venue à mon heure dernière pour me fermer les yeux!"

"En murmurant, ces paroles elle me prit les mains, sourit de nouveau, et s'endormit pour ne plus s'éveiller.

"Comme je me retirais de son lit funèbre pour lui faire rendre les derniers devoirs, quelqu'un entra; c'était un de mes camarades d'études, médecin comme moi.

"—Te voilà! me dit-il; tu arrives ici pour voir la fin des souffrances de cet ange! Pauvre fille! quel dévouement! et combien tu l'as mal récompensée!"

"—Comment cela? m'écriai-je.

"—Quoi! me dit-il, tu ne sais donc point tout? Tu ne sais donc point qu'un riche négociant, quatre ans après ton départ, et lorsque le père et la mère de Marianne venaient de mourir, offrit sa main à la jeune fille qui la refusa? Tu ne sais donc point que, sans cesse occupé de toi, sans cesse occupé à prendre des informations sur ton sort, elle apprit, il y a un an, ton retour en France,—ton retour depuis dix-huit mois! Ce fut un coup mortel pour la fidèle et tendre créature. Dès lors, elle qui avait préféré t'attendre en vivant seule et du travail de ses mains plutôt que de partager l'opulence d'un autre, tomba dans la langueur et le marasme. Le désespoir la dévora lentement, et tu peux deviner comment, à vingt-neuf ans, jeune et belle, elle a quitté le monde et la vie."

"J'écoutais ces paroles cruelles de mon ami sans lui répondre et comme un condamné subit le supplice qu'il mérite. Ma lâcheté et mon ingratitude me faisaient horreur. Hélas! mon crime était irréparable! Je l'avais tuée, elle, cet ange de dévouement et de tendresse!"

Ici le docteur Dellece s'interrompt

"Bien des années se sont écoulées depuis lors, reprit-il après une courte interruption, et elles n'ont point adouci le remords et le sentiment de ma faute. Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai vieilli dans l'isolement et sans chercher dans le mariage un bonheur auquel elle avait renoncé pour moi. Pauvre Marianne!"

Là-dessus le docteur vivement ému se leva brusquement et sortit. Ses amis le laissèrent s'éloigner sans chercher à le retenir et en respectant sa douleur; car les plus cruelles souffrances dont puisse souffrir un honnête homme sont celles qu'empoisonne le remords.

Le lendemain, monsieur Berghem, François et le docteur se réunirent une dernière fois à la table de la mère d'Emile, et se séparèrent ensuite; le premier reprit la route de Dunkerque, et le second celle de Paris.

Avant de remonter en voiture, monsieur Berghem embrassa tendrement Emile.

"Souviens-toi-lui dit-il, que tu es mon fils, et que j'attends avec impatience le moment de t'unir à ma fille. Souviens-toi que nos promesses nous réunissent aussi étroitement que Marianne se croyait unie à ce pauvre docteur. Adieu! mon cher Emile.

"—Adieu! mon père," répondit Emile, en serrant de nouveau dans ses bras monsieur Berghem.

XII.

SECONDE PARTIE.

Depuis deux ans, une seule lettre de moi t'a été remise; deux années tout entières, deux années! N'en accuse point mon cœur, Emile. Plusieurs fois je t'ai écrit, et j'ai confié mes lettres à des bâtiments qui faisaient voile pour l'Europe: des naufrages ou des événements imprévus tels que la vie maritime en abonde ont sans doute empêché leur traversée. Cette lettre sera plus chanceuse et te parviendra, je l'espère, car elle part d'un point moins éloigné que les précédentes et je la confie à un ami sûr qui te l'enverra sitôt son arrivée en Europe.

Je suis digne de ton amitié, Emile; j'ai réparé toutes les fautes de ma jeunesse. Je me vois maintenant riche et indépendant. Après avoir fait honorablement (et il a dû te le dire), d'une manière plus avantageuse qu'il ne pouvait l'espérer, les affaires de mon patron, monsieur Berghem, je me suis occupé des miennes et j'y ai réussi. Ma part des bénéfices me formait une somme assez ronde. Je résolu de la quintupler par une spéculation hardie sur les denrées coloniales, et après quelques mois sagement employés je réalisai des

gains énormes. Charmé de mon habileté, un riche négociant m'offrit de s'associer à lui et d'épouser sa fille. Elle était jeune et jolie; j'acceptai et me voici, Emile, devenu l'un des chefs d'une maison considérable, jouissant d'un crédit immense et en bon chemin de fortune. Mon premier soin a été de rendre à mon père les sommes qu'il avait payées pour réparer les folies de ma jeunesse. Je n'ai point oublié non plus que je suis ton débiteur, et tu recevras, avec quelques caisses de bagatelles pour ta mère et pour tes sœurs, les sommes que tu m'as si généreusement prêtées! Qu'en dis-tu? N'est-ce point un rêve inouï? Il y a des moments où je crois dormir! des moments où j'ai peur de m'éveiller, et de voir s'évanouir tous ces bonheurs qui m'entourent: ma femme, mon bonheur, ma fortune!

Adieu! tu sais du reste, que rêve ou vérité, tout cela ne changera rien à la tendresse fraternelle que je te porte.

GEORGES.

ÉMILE A GEORGES.

Oui, mon ami, c'est un rêve, un rêve dont il faut bénir la Province; et cependant, Georges, j'ai des aventures plus étonnantes à te conter; ces aventures ne sont pas de la même nature, car, grâce à Dieu, ma vie a été pendant ton absence douce et calme. Elle s'est passée sans soubresauts de joie et de chagrins; ma position de fortune s'est améliorée, mais par gradation, et comme devaient naturellement le fuir mon travail et mon commerce.

Les aventures que je veux te conter sont plus romanesques encore que les tiennes, et j'ai bien peur qu'elles ne reflètent sur ma vie quelque chose de leur étrangeté... Mais ce n'est point encore le moment de te parler des sentiments de mon cœur; laisse-moi te narrer les choses, comme nous disions au collège, *ab ovo*.

Je t'ai conté bien des fois à ce collège, Georges, mon enfance souffrante et malade; je t'y ai montré bien des fois la cicatrice qui marque mon front et je t'ai dit comment j'en avais été frappé.

Un matin, à douze ans, pâle, rêveur et assis tristement dans un fauteuil placé sur la porte de la boutique de mon père, je regardais passer avec envie les soldats et la foule joyeuse! Oh! que n'eus-je pas donné pour pouvoir aller courir avec tous ces jeunes garçons qui, dans leur mutinerie, imitaient les gestes que nécessitaient aux musiciens le jeu de leurs instruments, et surtout celui du trombone dont la forme bizarre et les sons graves leur étaient restés jusque-là

inconnus! Que n'eus-je pas donné pour courir, pour bondir, pour m'ébattre ainsi qu'ils le faisaient! Mais loin de là, il me fallait passer mes journées dans l'inaction, sans aucun des plaisirs de l'enfance; il fallait que ma mère s'astreignit à mille soins toujours craintifs, sans lesquels une existence si chétive se serait bientôt éteinte. C'était une faible lueur qu'elle devait protéger de la main contre le moindre souffle; c'était une plante qu'auraient desséchée les rayons de soleil dont verdissent et prospèrent les autres.

Ce matin là, cependant, la matinée était si belle, l'air si tiède et si caressant, la musique militaire si pleine d'attrait et d'enivrement, que je sentis s'éveiller dans mon cœur le désir de fuir comme les autres enfants de mon âge, d'assister une fois à ces belles évolutions militaires dont j'entendais parler sans cesse et qui me restaient toujours péniblement interdites. Je me levai furtivement hors de mon fauteuil et me jetai au milieu de la foule qui m'entraîna dans son torrent. Bientôt la vivacité de l'air, le bruit, le mouvement, l'agitation m'éblouirent et me frappèrent de vertiges... Je voulus m'arrêter mais en vain; je voulus me soutenir, mais personne ne me tendit la main; alors les forces me manquèrent, je tombai sans connaissance au moment où une charge de cavalerie portait de mon côté toutes les troupes et faisait reculer précipitamment la foule.

Malheureux enfant! j'avais reçu un coup de pied de cheval à la tête!

Ce fut soudain un cri général de surprise et de douleur; chacun accourut vers moi. Tandis que l'on contemplait ce corps inanimé, un étranger fendit le groupe épais des curieux, et d'un air d'autorité se fit ouvrir sur-le-champ un passage jusqu'au blessé. Là il mit un genou en terre et ne put se défendre d'un sentiment d'épouvante à la vue de la large plaie qui laissait à découvert une partie de mon cerveau. Sans perdre de temps néanmoins, il déchira son mouchoir, posa un premier appareil sur la plaie qu'il croyait mortelle, prit l'enfant dans ses bras, et, s'étant fait indiquer la demeure du petit moribond, se dirigea, sans vouloir confier à personne son fardeau, vers la tannerie, d'ailleurs peu éloignée de l'esplanade.

Vous pouvez juger du désespoir de ma pauvre mère à la vue de ce cadavre sanglant qu'on lui ramenait. Mais alors ma mère était, comme elle l'est encore aujourd'hui, une femme forte et habituée depuis longtemps à lutter contre les souffrances et le malheur; au lieu de se livrer à des larmes et à des plaintes, elle s'arma de courage, prépara un lit à son

enfant, et donna les ordres les plus clairs et les plus précis pour que, sur-le-champ, on fit appeler un chirurgien. Elle indiqua les lieux où il faudrait l'aller chercher dans le cas où il ne se trouverait point chez lui, ajouta quelques autres détails lucides et intelligents qui devaient hâter les secours à donner à son enfant, et, sans perdre un instant sa présence d'esprit, revint près du lit où l'Anglais continuait à donner des soins au blessé.

"Madame, dit-il après un long examen de la plaie, madame, je réponds de la guérison si vous voulez me confier le soin de la cure."

Ma pauvre mère regarda l'étranger avec des yeux où s'exprimaient tout à la fois le doute, l'espoir, la crainte et l'incertitude.

"J'ai étudié la chirurgie assez longtemps pour pouvoir amener à bonne fin la guérison d'une blessure de ce genre, continua-t-il; rapportez-vous-en à moi et ayez confiance dans ce que je vous dis."

Ma mère regarda de nouveau l'homme qui lui parlait; il pouvait avoir quarante-cinq ans environ; son front tout-à-fait chauve, et que garnissaient seulement de rares cheveux blancs vers la partie postérieure de la tête, donnait à l'ensemble de sa figure une expression de force et de sérénité à laquelle ajoutaient encore deux yeux étincelants d'intelligence; enfin il était facile d'y reconnaître, sous les apparences sévères d'une physionomie sévère, un vif penchant à la bienveillance.

A continuer.

SINGULIER EXPOSANT.

Un industriel français envoie à l'exposition de Sydney une véritable curiosité qu'il n'avait pas eu, paraît-il, le temps de terminer pour l'Exposition de Paris.

C'est une maison en papier, dite *paper house*, composée d'un simple rez-de-chaussée. Le corps du bâtiment est en bois, mais à l'extérieur un revêtement de carton-pierre le garantit contre la chaleur, le froid et les insectes. L'intérieur est... d'un revêtement semblable, et agit directement contre les murs. Une couche de carton-pierre recouvre également le tout. Comme aménagement intérieur, on trouve des portes en carton, des tapisseries, un plafond, des lustres, des tapis, des stores et des rideaux en papier. Mais le plus extraordinaire, c'est qu'il y a aussi un poêle en papier où l'on pourra faire du feu.

L'ameublement, tables, appuis, chaises, etc., etc., tout en papier mâché. Les dîneurs qui seront invités dans cet intérieur se serviront de ronds de serviettes, d'assiettes, de verre, de couverts, de fourchettes et même de serviettes en papier.

Dans la chambre à coucher, on voit en carton-pâte des draps de lit, des chemises, des jupons, des bonnets, le tout à la dernière mode... et en papier.

ACROSTICHE.

L'ORAIION DOMINICALE.

Notre espoir est en vous, Etre suprême et juste,
 Père infiniment bon, maître toujours auguste,
 Qui gouvernez les cieux, la terre, les humains,
 Etes le Roi des rois, l'appui des souverains,
 Aux mortels malheureux daignez être propice.
 Cieux, exaucez les vœux formés par la justice !
 Que ce globe éblouant dans son immensité,
 Votre immortel séjour où vit l'éternité,
 Nom sacré qui confond l'esprit fort et vulgair,
 Soit le but désiré que tout homme révère.
 Sanctifié toujours par l'amour des mortels,
 Que l'encens des vertus embaume vos autels.
 Votre asile est le seul pour lequel on soupire,
 Règne peu fait pour nous, mais que l'âme désire,
 Arrive et fais tarir l'amerume des pleurs,
 Que le juste souvent verse sur ses malheurs.
 Votre amour dans nos cœurs pénètre et nous en-
 flamme.

Volonté du Seigneur, ah ! permets que notre âme
 Soit sans effort, sans tache en arrivant au port.
 Fuite pour le bonheur, écartait-elle la mort ?
 En homme vertueux arrivons au passage :
 La mort est un tribut qu'on doit payer en sage.
 Terre, amour des humains, ton éclat radieux,
 Comme l'aube d'un jour, brille et passe à nos yeux.
 Au sortir du berceau, nous perdons la lumière.
 Ciel ! ah ! veillez sur nous jusqu'à l'heure dernière.
 Donnez-nous ici-bas, Etre consolateur,
 Aujourd'hui, chaque jour, un pain conservateur,
 Notre débile corps a besoin d'assistance,
 Pain consubstantiel, sois pour notre existence
 Quotidien. Nous aurons plus de jours triomphants.
 Et Dieu que nous servons bénira ses enfants.
 Pardonnez-nous, Seigneur, nos excès d'injustice
 Nos cœurs enclins au mal ont trop d'artifice.
 Offenses, vous blessez sa parfaite équité,
 Comme lasse du poids de notre impiété
 Nous attendons pourtant tout de votre clémence.
 Par l'innocence pour avoir du Très-Haut l'indulgence.
 A nos frères ingrats prodiguons notre amour :
 Ceux que nous affligeons nous béniront un jour.
 Qui sert bien son prochain doit pardon à son frère.
 Nous vivons pour l'aimer. Les exemples d'un
 père

Ont sur nous du pouvoir Imitons le Sauveur.
 Offensés, nous devons oublier une erreur,
 Et songer que notre âme en proie au même vice,
 Ne pourra se sauver qu'à force de justice :
 Nous devons éviter un monde tentateur.
 Induisez-nous au bien, ô divin Créateur,
 Point d'amour sans vertu. La charité suivie,
 En embrasant nos cœurs fait chérir notre vie.
 Tentation, souvent vous subjuguiez les cœurs ;
 Mais votre souffle infect flétrit, corrompt les
 [mœurs ;
 Délivrez-nous du crime, et que votre science
 Du bandeau de l'erreur préserve l'ignorance.
 Mal, nous voulons le fuir, prier avec fervent.
 Ainsi-soit-il. Croyons aux bontés du Sauveur.

BOUSSOLE DES CHAMPS ET DES JARDINS.

Dans la tige d'un arbre on distingue toujours deux couches : l'aubier, ou bois tendre, qui est le plus superficiel, et le cœur du bois, plus dur, plus compact et qui occupe le centre.

Si l'on vient à examiner l'épaisseur de chacune de ces couches, on pourra s'assurer qu'elles offrent une épaisseur plus considérable du côté de l'arbre qui regarde le midi ; du côté nord, elles sont sensiblement plus minces, ce qui, tout en indiquant l'influence heureuse du soleil sur la végétation permettrait d'affirmer sans crainte de se tromper de quel côté est le nord, si on était dans la nécessité de recourir à ce moyen pour s'orienter.

On a remarqué également que la mousse ne se développe pas avec autant de rapidité sur le côté de l'arbre exposé au midi que sur celui qui est tourné vers le nord. Ainsi, sur les jeunes arbres, l'écorce ne se recouvre de mousses que du côté du nord ; c'est sur le même côté qu'elle offre le plus d'épaisseur sur les vieux arbres.

QUESTION.

M'en allant à Ste. Anne j'ai rencontré sept femmes, chaque femme avait un suc, dans chaque suc il y avait une chatte, chaque chatte avait un petit ; petits chattes, sacs et femmes, combien il y en avait-il qui s'en allait à Ste. Anne.

—:o:—

Quelques mots expliquées, de la langue française, pour servir de complément au dictionnaire *Bescherelle*.

EXPANSION.—Maison qui recevait des pensionnaires mais qui n'existe plus.

DÉBRINGER.—Faire tomber des grains à coup de gaulle.

FINISTÈRE.—Ordre donné à un musicien qu'on tutoie de terminer le morceau qu'il exécute.

DÉCORER.—Oter les cors.

TYRANNISÉ.—Bâtons de sucre à l'anis.

LOCATAIRES.—Guenilles qui traînent sur le pavé.

COMPARAISON.—Raison à l'usage des architectes.

PATIENCE.—Moins anso que cela.

CHARLATAN.—Véhicule antique caché.

EPISODE.—Pièce de vers en l'honneur des blés.

INDISPOSITION.—Position d'un indice.

ODORAT.—Qui n'a pas de poil sur le dos.

CAMARILLA.—Se dit sans cette phrase en parlant d'un homme qui n'a pas de nez : " Ah ! quel nez camarilla ! "

REVOLVER.—Rêve que l'on a en se levant

OPERETTE.—Exclamation poussée en voyant Perette !

—:o:—

VARIÉTÉS.

On parle en ce moment d'un jeune homme qui se serait brûlé la cervelle, parce que dernièrement, un incident des plus vulgaires dont il était le héros, avait fait rire aux larmes celle qu'il aimait.

Il n'a pas voulu survivre à ce malheur, d'avoir été ridicule aux yeux de l'objet aimé.

Pareil fait n'est pas rare, et j'en puis citer un second exemple.

A son dîner de fiançailles, un jeune homme avait été placé près de celle qu'il adorait et qui devait porter son nom.

Doux avenir de bonheur qui ne devait jamais se réaliser !!!

Écoutez cette dramatique histoire.

Dès le potage, la douce fiancée laisse tomber sa cuiller. Le jeune homme se précipite sous la table pour la ramasser, mais, dans le brusque mouvement qu'il fait, il laisse échapper je ne sais quel bruit.

De désespoir, il ne voulut plus remonter.

Il resta sous la table.

Je vous laisse à penser le froid que cette place vide jeta dans ce repas de fiançailles !

Quand, au désert, on voulut le tirer de sa position, on ne trouva plus rien !!!

Ni os, ni chair !!!

La honte l'avait entièrement dévoré !!!

.

Un peintre passant à F***, entra dans l'église et aperçoit, agenouillé sur les dalles, un vieillard priant avec beaucoup

de recueillement. Au moment où il se disposait à partir, le voyageur lui dit en l'abordant :

—Mon ami, j'ai été édifié de la ferveur avec laquelle vous avez fait votre prière, et j'ai l'espoir que Dieu vous accordera les grâces que vous lui avez demandées.

—Je le désire, lui répondit-il. Je le pris pour avoir du travail

—C'est un sentiment qui vous honore. Mais quelle est votre profession ?

—Monsieur, je suis fossoyeur.

.

Monsieur Patrick O'I*** est maçon, c'est bien, mais il veut nier sa patrie, c'est mal, et grâce à un baragouin mixte, qu'il affirme être du français pur, il ne veut pas avouer qu'il est Irlandais, bien qu'il ait vu le jour à Limerick.

—Enfin, lui dit un ami qui s'amusa à le taquiner tu ne peux pas nier que tu es Irlandais, puisque tu es né en Irlande !

—La belle raison ! répondit Patrick, à ce compte-là, si j'étais né dans une écurie, je serais donc un cheval."

.

On parle devant un Marseillais d'une nouvelle invention américaine, qui va fonctionner à Cincinnati, de cette machine qui s'empare d'un cochon vivant, et qui, au bout d'une heure, à la suite d'opérations successives, le fait ressortir par l'autre extrémité transformé en charcuterie.

Tel répond le Marseillais, il existe précisément la pareille à Marseille, seulement, elle est plus parfaite : quand l'opération est terminée, on goûte tout d'abord la charcuterie, et si l'on ne la trouve pas bonne, on n'a qu'à faire marcher la machine en arrière, et le cochon ressort de l'autre côté tel qu'il y était entré.

.

Le président.—Accusé, pourquoi avez-vous donné un soufflet à votre femme.

L'accusé.—Je vais vous dire, monsieur le président.—Je voulais encore boire un litre, elle ne voulait pas ; alors je lui dis comme ça :—Eh bien, rien qu'un canon ! —Non, qu'elle me répond.—Ma foi, la patience m'a manqué, et comme elle ne voulait pas mettre les pouces...

Le président.—Vous lui avez mis votre main toute entière...sur la figure.

L'accusé.—Comme vous dites.

Le président.—On vous représente comme étant toujours gris.

L'accusé.—Dame, monsieur le président, ça vaut mieux que d'être bête, ça dure moins longtemps.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$1.00
 Six mois..... 0.50
 Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,
 170 1/2 rue Sparks, Ottawa.